

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 8

Artikel: Le mariage
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220125>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous avisons les abonnés, n'ayant pas encore payé leur abonnement, que le remboursement leur sera présenté fin février.

Pour éviter des frais de ports inutiles, utilisez notre compte-chèques postaux II. 1160.

LA PATRIE VAUDOISE

A mes compatriotes de Berne.

*Vous qui vivez loin d'elle et de son lac tranquille
N'est-ce pas qu'on s'attriste à ne la point revoir,
Et n'est-ce pas que certain soir
L'on se trouve isolé dans une grande ville ?*

*La nostalgie alors vous pénètre le cœur :
L'on se souvient des flots qui chantaient sur la
Et l'on revoit le paysage Iplage,
Où des voiles passaient joyeuses de blancheur.*

*Le soleil baignait tout d'une lumière blonde,
Le ciel resplendissait, l'air était attiédi ;
Le corps doucement engourdi
L'on se sentait ému rien qu'à regarder l'onde.*

*L'âme communiait aux choses tellement
Que ce coin de pays semblait prendre visage,
Et nos yeux gardant cette image
La ressusciteront encore en se fermant*

*N'est-ce pas que l'on reste à sa terre fidèle
Et qu'il faut la quitter longtemps pour mieux
A quel point on la peut chérir I sentir
Et combien — éloigné — l'on demeure près d'elle ?*

André Marcel.



LA POMPA A FU

C EIN l'è tot parâi bin quemoudo po on velâzdo d'avâi onna pompa à fû. Peinsâ-vo vâi ! po lè z'èccindie dza ! L'è su que n'è pas lo pe gros affère. Mâ lâi a assebin lè z'essâyâ-dzo de pompa, iô ti lè pompier vignant trevougni lo balancier ein amont, ein avau, ein amont, ein avau, lè brè râ quemet dâi paufè à bin pllièyî quemet on parapllidze reinvessâ, et r'ein avau, et r'ein amont, hardi ! corâzdo ! à fère châ lè tuyau et crèchèi la dzincllia. Et pu que lè pompier l'ant onna vetira que comptè. L'è pe biau que dâi militèro ! On à fiè, quemet onna grocha truffye, ào mâitè de petite, quand on manèye clli balancier et lè fèmale vo vouâtant avouè dâi get de tsatta que miaule po avâi sa pedance. Mâ s'on è dein lè coumandant dâo fû, l'è oncora tot outro et Napoléon ètai on craset de coûtè leu. Oï, vo dio, la pompa à fû l'è adî la pompa à fû !

Lo petit velâzdo de Budzon-lo-Petit, que l'è à bas dâo cret et quasu dein on crâo, n'avâi min de pompa. Po fini et po ne pas ein atsetâ onna nâova, que cein arâi ètâ trâo tchè, lè z'autoritâ l'ant decidâ de martchandâ la villie de la vela vesena

que vaillâi pe rein mé po per lé. L'ètai 'na pucheinta machine que l'avâi fita son ceintenéro dâotrâi coup, que dzemelhive pè lè ruve quemet se l'avâi dâo ronmati, et pèsanta quemet onna dozanna de bâo de Pâtye. L'ant bin retapâie, bin vèryna, et se cein lâi a rein fé po la fère allâ pe rido, cein lâi avâi baillî bouna façon.

Vaitè qu'onna veilhâ, on out bramâ dein lo velâzdo : « Ao fû à Budzon d'Amont ! » Et lâi avâi dâi ravâo rodze pertot dein lè niolo ! Dèves-sâi itre onna pucheinta èccindie. L'ètai lo moment po lè dzein de Budzon-lo-Petit de sè montrâ, ora que l'avant onna pompa de sorta. Sè betant dan aprî po la saillî de l'hangâ. Lâi applièyant ti lè tsevu que l'ant pu trovâ dein lo bocon de velâzdo et pu... via. L'affère l'è bin zu tant qu'âo bas dâo crèt, mâ po amont la coûtâ lâi a rein zu à fère. La pompa voliève pas sè laissî trainnâ. On va queri lè bâo qu'on avâi, on lè s'appliève devant lè tsevu, lè dzen sè betant âi ruve, lo régènt, lo menistre, mimameint lo bolondzi tsampant à sè rontre lo veintro, rein lâi fâ : la pompa allève bin on bet et pu la serpeint recoullève avau et fasâi recoullâ bite et dzein avouè lhi. Tandu clli teimps, bourlève adî et la pompa seimblivève entsarèhya. Manquève justo, po la gagnî, on rein ; la fœce d'onna tchivra ào bin d'onna modze. Mâ allâ lè queri ! On avâi dza met tot cein qu'on avâi trovâ.

— No faut preindre la vatse à la mère Bâo-zeni ! fa cauquon cein vâo justo fère lo balan. On va la queri. On l'appliève devant... et la pompa l'a demarrâ avouè tota la compagni tant qu'âo mâitè de la coûtâ. Oncora on coup de hori et on ètai binstout ào coutset. Tot d'on coup, la vatse sè met à moullâ, à moullâ et à sè cutsi que lè dzein l'ant de suite vu que voliève vilâ. N'a pas manquâ ! La bo et bin fè on galé vi que s'è met à dzelhi deinveron la vatse.

Mâ, fallâi ein-an, cote que cote ! On pouève pas sè passâ de la vatse, du que fasâi lo balan. Adân, po la fère allâ, lâi betant avouè on lincou lo petit vi devant li, qu'on boutte terive et... on a pu arrevâ ào coutset.

Mâ, tot cein l'avâi prâi dâo teimps. L'èccindie l'ètai finya.

L'è du clli dzo que lè dzein d'amont diant dinse po mourgâ clliâa d'avau :

*Quemet la pompa à Budzon-lo-Petit
Qu'arrevè quand on rebâtît.*

Marc à Louis.

Celui qui tient le sac. — Ton frère a attaché une poêle à la queue du chat. C'est très méchant. Feraistu ça, toi ?

— Moi, oh ! jamais, jamais !
— Mais pourquoi n'as-tu pas empêché ton frère de faire ça ?
— Je ne pouvais, j'étais occupé.
— A quoi ?
— A tenir le chat !

LE MARIAGE

VOUS êtes marié ?

— Non.
— Comment se fait-il ?
— Je ne sais pas, au fond. N'est-ce pas, pour se marier, il faut être deux...
— Au moins. Et vous n'avez pas pu trouver le moyen d'être deux ?

² ensoreclée.

— Ce n'est pas si facile que ça.
— Oh ! en cherchant bien.
— En cherchant bien... en cherchant bien... J'ai cherché...

— Que diable ! qui cherche, trouve.
— Eh ! bien, vous voyez, moi je n'ai pas trouvé. Ah ! c'est qu'il y a mille choses à considérer quand on veut se marier.

— Evidemment, mais ce n'est pas là une raison suffisante pour se dérober aux doux liens de l'hyménée. La difficulté de réussir ajoute au désir d'entreprendre.

— Vous savez, c'est une loterie que le mariage. On peut mal tomber. Et puis... alors... bernique ; c'est pour la toute.

— Ah ! bah, il ne faut pas raisonner comme ça. On ne ferait jamais rien. Allez-y gaiement ! Et ne regardez pas en arrière. D'ailleurs, vous avez encore les journaux.

— Oh ! les journaux !... J'avais mis un avis et j'ai reçu une quantité de lettres et de photographies. J'ai répondu à l'une d'elles qui me paraissait devoir satisfaire mes désirs. Je lui donnai rendez-vous sur la promenade de Montbenon, devant la grotte et, pour nous faire connaître l'un à l'autre, je lui disais de tenir à la main un numéro du journal dans lequel j'avais publié mon avis ; moi-même, j'avais le même signalement. Le jour convenu, je vis au moins une quinzaine de dames et demoiselles de tout âge, qui, toutes, avaient en main le journal en question. Je n'osai pas sortir le mien de ma poche. Vraiment, il y en avait trop. C'était l'embarras du choix. Et puis, vous voyez d'ici le tableau. Si, m'étant décidé, j'étais allé au-devant de l'une d'elles, les autres m'auraient écharpé. Non, vraiment, le mariage est trop compliqué. Or je n'aime pas les complications.

— Eh ! bien, mon cher, vous n'avez pas été fort, permettez-moi de vous le dire. Vous avez manqué là une belle occasion. Tout le monde n'a pas votre chance, allez ! Quinze candidates, peste ! Monsieur faisait son petit sultan.

— Oh ! puis, voyez-vous, je crois que je ne suis pas fait pour le mariage. Je raisonne, à ce sujet, comme Bonnard de l'« Ecole des vieillards » de Casimir Delavigne. A l'un de ses amis, qui s'était remarié ayant déjà un âge respectable et qui lui vantait le charme et les attraits du mariage, disant :

L'hymen a des douceurs que ta vieillesse ignore.

Bonnard répliqua :

Il a tels déplaisirs que je crains plus encore. Je ne suis point de ceux qui font leur volupté Des embarras charmants de la paternité ;
Pauvres dans l'opulence et dont la vertu brille
A se gêner quinze ans pour doter leur famille.
De ceux qu'on voit pâlir dès qu'un jeune enté
Lorgne, en passant, leur femme, assise à leur côté,
Et, géoliers maladroits de quelqu'Agnès nouvelle,
Sans fruit, en soins jaloux se creusent la cervelle.
Jamais le bon plaisir de Madame Bonnard.
Pour danser jusqu'au jour, ne me fait coucher tard,
Ne gonfle mon budget par des frais de toilette
Et jamais ma dépense excédant ma recette
Ne me force à bâtir un espoir mal fondé
Sur le terrain mouvant du tiers consolidé,
Ainsi, sans trouble aucun, couché près de ma caisse,
Je m'éveille à la hausse et m'endors à la baisse.
A deux heures, je dine. On en digère mieux.
Je fais quatre repas, comme nos bons aïeux.
Et n'attends pas à jeun, quand la faim me talonne,
Que ma fille soit prête ou que ma femme ordonne.
Dans mon gouvernement, despotisme complet.

Je rentre quand je veux et sors quand il me plaît,
Je dispose de moi, je m'appartiens, je m'aime,
Et, sans rivalité, je jouis de moi-même.
Célibat ! Célibat ! le lien conjugal
A mon indépendance offre-t-il rien d'égal ?
Je me tiens trop heureux et j'estime qu'en somme
Il n'est pas de bourgeois récemment gentilhomme,
De général vainqueur, de poète applaudi,
De gros capitaliste à la bourse arrondi,
Plus libre, plus heureux, plus content sur la terre,
Pas même d'empereur, s'il n'est célibataire !

— Eh ! bien, à présent, êtes-vous convaincu ?
— Pas du tout !
— Alors, que vous faut-il ?

J. M.

La Patrie Suisse. — Le portrait d'une célébrité de la science juridique, M. le Dr Ernest Roguin, professeur à l'Université de Lausanne, récemment fêté par l'Université de Lyon, la figure sympathique de l'écrivain bernois Maria Waser, le visage énergique du nouveau chef d'arme de la cavalerie, colonel Alphonse Schué, constitué, dans le dernier numéro de la Patrie suisse (10 février), la part de la biographie ; le beau chêne de Grange-Verney près Moudon, que son propriétaire, désireux d'en assurer la conservation, vient de donner à la Ligue pour la protection de la nature, des vues alpêtres de toute beauté, des vues de Bâle la nuit, sous la neige, et du château de Dardagny y font celle des beautés de la patrie. Les sports d'hiver y figurent avec des courses de chevaux, avec des écoliers se rendant en classe chaussés de skis ; l'art, avec des reproductions de tableaux (Combats de coqs en Espagne) de Hans Schœllhorn, avec des reproductions des armes de la ville de Neuchâtel ; le décor de la vie, avec des vues de la magnifique salle récemment constituée au musée de l'Evêché (Vieux Lausanne) avec trente-six pièces de mobilier vaudois du plus pur style Louis XIII, don de M. Jean Stouky, négociant.

F. B.

L'ESPRIT DE CLÉMENCEAU

SOUS ce titre, M. Léon Treich vient de réunir, en un petit volume, les meilleures pages de celui que les Parisiens ont appelé « le Père la Victoire ». Le livre débute par une série d'anecdotes et de bons mots qu'il eût été regrettable de laisser tomber dans l'oubli. On ne saurait tout entendre et tout noter, aussi M. Léon Treich estime-t-il que ces « histoires » qu'il publie (collection d'Anas, librairie Gallimard, Paris) ne sont qu'une infime partie de « celles racontées ou vécues » par le Tigre, au cours de sa longue carrière de parlementaire et d'homme d'Etat. En voici quelques-unes prises au hasard dans le volume :

« Quand M. Clémenceau fut nommé ministre de l'Intérieur en 1906, il voulut se rendre compte par lui-même de l'assiduité du personnel de son administration. Suivi du fidèle directeur de son cabinet, il entra dans la salle : personne. Même constatation dans la salle suivante. Dans la troisième enfin, il y avait un employé, mais il dormait, les coudes sur le table.

Le chef de cabinet voulut secouer le dormeur, mais M. Clémenceau l'arrêta en disant :
— Ne le réveille pas ! Il s'en irait.

On parlait à M. Clémenceau d'un directeur de journal qui lui témoignait une vive sympathie pendant qu'il était au pouvoir et qui le traite cavalièrement depuis qu'il n'est plus ministre.

— Au moins, fait un ami, il n'a jamais touché aux fonds secrets, il ne vous a jamais demandé d'argent.

— Au contraire, répondit M. Clémenceau, mais les journalistes sont comme les femmes : les maîtresses qui ne demandent rien sont celles qui coûtent le plus cher.

D'un autre directeur de journal qui, lui, au contraire, remplaçait les abonnés par de larges saignées aux fonds secrets :

— Il n'a fait, dit, M. Clémenceau, qu'une légère variante à la devise de la ville de Paris. « Il fluctue... et il émerge. »

Un jour, un préfet du Midi apprend que le Tigre a annoncé qu'il allait le révoquer. Le préfet accourt à Paris, se précipite chez son chef et le supplie de le renseigner au moins sur ses méfaits. M. Clémenceau reste impénétrable.

A la fin, le pauvre préfet s'écrie avec des larmes dans la voix :

— Enfin, que me reproche-t-on ? D'être une fripouille ou un imbécile ?

— On peut cumuler ! répondit le Tigre avec un terrible sourire.

Mais le préfet ne fut pas révoqué.

*

Un jour, un inspecteur d'Académie entre en conflit avec son préfet au sujet de la nomination d'un instituteur. Les deux adversaires vinrent s'expliquer devant le Tigre et l'inspecteur soutint sa thèse avec une abondance et une précision d'arguments qui frappèrent M. Clémenceau.

— Savez-vous, jeune homme, que vous êtes très fort, lui dit-il. Vous mériteriez un poste bien plus en vue, une préfecture, par exemple. J'y songerai.

— Je vous remercie de votre bienveillance, monsieur le Président, dit l'inspecteur, je m'en rappellerai.

M. Clémenceau fronça le sourcil et ne donna pas suite à sa promesse. Il disait :

— Il est épatant, ce petit universitaire, j'en aurais fait un préfet s'il avait parlé le français un peu moins mal.

*

Il était à la tribune de la Chambre. Comme un député ne cessait de l'interrompre, il le pria de le laisser parler.

— Mais j'ai le droit... j'ai bien le droit... commença son adversaire.

Alors, Clémenceau :

— Vous avez le droit de tout faire, monsieur, excepté mon discours.

*

On parlait d'une histoire de la Commune qui vient de paraître.

— Moi aussi, dit M. Clémenceau, j'ai dû publier une histoire de la Commune. J'avais traité avec un éditeur et j'avais même déjà écrit un récit du 18 mars.

— A quelle époque, ce travail ?

— Oh ! c'était au temps où je répondais encore aux calomnies.

*

Dans les couloirs du Sénat, MM. Clémenceau et Alexandre Varenne (l'actuel gouverneur de l'Indo-Chine) évoquent des souvenirs :

— Du temps de votre ministère, j'étais dans l'opposition.

— Moi aussi, dit M. Clémenceau.

— Comment vous aussi, mais vous étiez Président du Conseil.

— J'entends bien... J'étais dans l'opposition contre tous mes ministres !

*

Voyant pour la première fois Mme C., femme de l'ancien ministre, fortement moustachue :

— Tiens ! s'écria le Tigre, je croyais que Mme C. portait toute la barbe !

*

Une jolie définition du ministère Herriot, de juin 1924 :

— Un ministère de parents pauvres !

*

On disait à M. Clémenceau :

— Vous qui aimez la Grèce, vous devriez aller voir Raymond Duncan qui danse en grec.

— J'ai plus curieux que ça au Sénat, répliqua le Tigre, j'ai Lintilhac que pense en auvergnat.

*

Tandis que M. Clémenceau sortait de la salle où siégeait la Commission des Onze chargée de poursuivre les défaitistes, un des familiers de M. Caillaux lui dit :

— Monsieur le Président, Caillaux se défendra jusqu'au bout. Il l'a dit...

M. Clémenceau leva la tête, toisa son interlocuteur, lui décocha un sourire plein de menace, et répliqua :

— C'est une façon un peu trop commode d'être jusqu'au-boutiste, monsieur !

*

Pendant la conférence de la Paix :

MM. Lloyd George et Clémenceau s'aiment assez, bien qu'ils se chamaillent quelquefois. M. Lloyd George, surtout, ne peut se défendre d'une

vive tendresse pour l'homme que ses compatriotes appellent le *dear old Tiger*. Cependant, il le trouve quelquefois un peu exigeant.

— M. Clémenceau, disait-il récemment, est un extraordinaire et terrible vieillard. Chaque fois que je le vois, il a un an de moins et une griffe de plus.

*

Clémenceau apprend qu'un général très connu, assez âgé et pour lequel d'ailleurs il n'a qu'une affection mitigée, va bientôt épouser une jeune et charmante femme.

— Parfait, dit-il, il aura maintenant deux fronts à défendre !

*

On le questionnait sur ses Mémoires :

— Raconter ce que j'ai fait ? Mais ne le sait-on pas ?

*

Quelques amis entouraient M. Clémenceau. L'un d'eux se hasarda à solliciter une appréciation sur ses successeurs. Enfoncé dans son fauteuil, le Tigre demeura silencieux, puis soudain il éclata :

— Que voulez-vous ? bougonna-t-il. Ce Poincaré sait tout, tout... mais ne comprend rien... Briand, lui, ne sait rien, rien... mais il comprend tout.

*

Quand il eut quatre-vingt trois ans, M. Clémenceau reçut la visite du docteur Voronoff. Celui-ci lui offrit de le rajeunir au moyen de la méthode que l'on sait.

— Quand je serai vieux ! répondit le Tigre.

*

On lui prête ce mot pendant les négociations de paix :

— Ce que j'ai fait n'est rien à côté de ce que je fais. Mais ce que je fais n'est rien auprès de ce que je laisserai à faire à mes successeurs.

*

Il s'exprima ainsi sur les divers partisans au traité de Paix :

— Les Anglais, hum ! ils demandent de la terre, beaucoup de terre, mais il faut reconnaître qu'ils en font bon usage. Quant aux Américains, il ne demandent rien et ça, c'est terrible !

*

Un jour qu'un ami s'extasiait sur sa verdeur persistante, il répondit :

— Eh ! mon cher, rien de plus naturel ! Il ne faut pas de loisir, à mon âge. Quand on vieillit, les journées sont des pièces de vingt sous qui se mettent à valoir vingt francs.

*

Egaré dans un dancing, comme on lui demandait ce qu'il pensait des danses modernes :

— Le tango, fit-il avec une moue, on ne voit que des figures qui s'ennuient et des derrières qui s'amuse.

*

Quand M. Lloyd George apprit que M. Clémenceau, candidat à la Présidence de la République, était battu par M. Deschanel :

— Ah ! ah ! dit-il, ce sont les Français à présent qui brûlent Jeanne d'Arc.

*

Le 9 novembre 1918, quand la nouvelle de l'armistice fut bien certaine, les ministres et sous-secrétaires d'Etat s'assemblèrent pour aller présenter leurs félicitations à M. Clémenceau. Ils pénétrèrent dans son cabinet et lui firent leur compliment.

Mais pendant dix minutes, il ne leur répondit pas un mot.

La tête dans ses mains, il pleurait. »

C'est par un document que M. Léon Treich termine cet « Esprit de Clémenceau », document qu'on ne lit pas sans émotion. La fortune a voulu que ce soit M. Clémenceau, dernier survivant des Protestataires de l'Assemblée de Bordeaux en 1871, qui en qualité de Président du Conseil saute dans la mémorable séance de la Chambre du 8 décembre 1919, les députés d'Alsace et de Lorraine. L'ardente parole du grand tribun consacra officiellement et pour jamais la beauté du grand retour.

J. des S.